Cours Gabriel Deshayes

Introduction : qui était Gabriel Deshayes ?

Novembre 2017, à Beignon, dans le Morbihan : une messe solennelle réunit Monseigneur Centène, Evêque de Vannes, les sœurs de la congrégation de saint Gildas des bois¹, les paroissiens, ainsi que des membres d'autres œuvres que Gabriel Deshayes avait fondées ou accompagnées. En effet, Gabriel Deshayes était né à Beignon le 6 décembre 1767, et cette journée était destinée à commémorer sa naissance avec les différents acteurs ecclésiastiques tributaires de son action passée ou dépositaires de sa mémoire (diocèse de Vannes, congrégations, associations, etc...).

A l'époque jeune vicaire à la paroisse de Beignon, j'ai eu l'honneur de participer à cette journée, à l'occasion de laquelle j'ai appris à le connaître et à prendre conscience de l'ampleur impressionnante de la tâche qu'il avait accomplie.

Nommé curé de Grand-Champ en 2020, j'ai pris l'habitude, à chaque début d'année, à l'invitation de la directrice du collège saint Joseph de cette ville, de me rendre à Ploërmel chez les frères de l'instruction chrétienne², pour une journée découverte avec les classes de 6èmes. Lors de la visite des immenses locaux de la congrégation, les frères ne manquent pas de montrer aux jeunes 6èmes le musée historique dans lequel est expliqué la genèse et la fondation de leur congrégation, pour laquelle le père Deshayes a eu un rôle déterminant.

Voisin de la paroisse d'Auray, il m'arrive aussi fréquemment de voiturer derrière la gare pour rejoindre le champ des martyrs, ou tout simplement le sanctuaire de sainte Anne d'Auray. Il est difficile alors de ne pas voir les bâtiments de l'ancienne chartreuse d'Auray, dans laquelle le père Deshayes a installé sa fondation, toujours active, pour les jeunes sourds-muets, œuvre admirable pour laquelle il avait une particulière affection³.

Gabriel Deshayes a été d'ailleurs longtemps curé d'Auray (1805-1821), avant de quitter sa paroisse pour rejoindre saint Laurent sur Sèvre car il avait été approché pour prendre la direction des différentes œuvres de saint Louis Marie Grignon de Montfort⁴, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort, le 28 décembre 1841.

Le père Gabriel Deshayes a eu une vie mémorable, impressionnante d'engagement et de convictions. Il a fondé ou accompagné un nombre très important d'œuvres ecclésiastiques, au sortir d'une époque très troublée, qu'il a traversée d'ailleurs avec beaucoup de courage. Il avait l'âme d'un pionnier, d'un bâtisseur, et beaucoup de ses œuvres sont encore vivantes, signe tangible de l'action de l'Esprit Saint à travers lui. Le père Deshayes a été une corne d'abondance de la foi.

Y-a-t-il un saint ou un fondateur, dans l'histoire de l'Eglise, qui a fondé autant d'œuvres que lui ?

Il est appelé à juste titre le « Saint Vincent de Paul » de la Bretagne⁵ pour son action caritative. Je me permets de rajouter qu'il fut aussi le « saint Jean Bosco » de la Bretagne, avant l'heure.

¹ Congrégation fondée par le père Gabriel Deshayes en 1820.

² Congrégation des frères de l'instruction chrétienne de Ploërmel, fondée conjointement par le père Gabriel Deshayes et Jean-Marie de Lamennais en 1819.

³ Œuvre fondée en 1807.

⁴ Frères de saint Gabriel, Sœurs de la Sagesse, etc.

⁵ Par l'abbé de Melleray le 3/11/1827

Ce mémoire a donc pour but de se pencher sur l'histoire de sa vie, son enfance et sa jeunesse (I), son action comme prêtre diocésain (II), puis celle qu'il déploya sans limite dans les œuvres caritatives et d'éducation de la jeunesse (III et IV). Nous essayerons ensuite de dégager des conclusions utiles pour notre temps, pourtant empreint d'une laïcité extensive, afin de revigorer notre zèle pastoral pour la mission.

I) Gabriel Deshayes : des fonds baptismaux à l'ordination sacerdotale

A) Enfance et jeunesse : le calme avant la tempête

1) Enfance à Beignon :

Comme nous l'avons évoqué en Introduction, l'histoire de Gabriel Deshayes commence à Beignon.

Beignon est un charmant petit bourg, actuellement à la lisière du camp militaire de saint Cyr de Coëtquidan et de la forêt de Paimpont. Il est à la limite du diocèse de Vannes, comme le bourg de saint Malo de Beignon qui lui est voisin, et du diocèse de Rennes. A peu de kilomètres au sud se trouve Guer, traversé de long en large par la voie rapide qui traverse la Bretagne jusqu'à Lorient vers l'Ouest. Vers le Nord Est, la voie rapide fait un crochet vers le nord et rejoint Plélan le Grand, voisin de Beignon.

Beignon était un beau village sur l'ancienne route de Rennes à Ploermel du temps de GD⁶, sur une crête pittoresque dominant une jolie vallée verdoyante et équilibrée, à l'image des paysages du centre du « beau duché »⁷. Avant la Révolution Française, Beignon et saint Malo de Beignon faisaient partie du diocèse de Saint Malo, et exerçaient même, surtout pour le deuxième, un lieu de villégiature pour l'Evêque⁸.

L'Eglise saint Pierre de Beignon fut édifiée au XVème siècle et enrichie au XIXème siècle par monseigneur Jean-Marie Bécél lui-même⁹. Le vitrail du fond du chœur, datant de 1540, présente notamment un arbre de Jessé très bien conservé.

Lors du Concordat, Beignon devint une paroisse du canton de Guer, lui-même rattaché au diocèse de Vannes. Beignon n'était donc plus centre d'un doyenné ecclésial actif, comme au temps de l'ancien régime. Lors l'installation du camp militaire de saint-Cyr Coetquidan (à partir de 1873), Beignon allait perdre des terrains et des habitants à cause des expropriations successives.

Né le 6 décembre 1767, GD fut baptisé le même jour à l'église paroissiale. Deuxième d'une fratrie de quatre enfants, GD reçut une éducation simple et une solide piété qui allaient marquer sa riche nature personnelle. Peu disert plus tard sur son enfance, nous ne savons pas grand-chose sur l'éclosion sa vocation, et la patience dont il dut faire preuve pour soutenir le développement de sa personnalité lors de son adolescence.

⁶ Par convention, nous appellerons Gabriel Deshayes par ses initiales.

⁷ Ancienne appellation convenue du duché de Bretagne

⁸ A saint Malo de Beignon, en bas de l'Eglise, qui servait de chapelle pour l'Evêque de passage, subsiste un jardin entretenu par la commune, ultime vestige de l'ancien manoir épiscopal.

⁹ Monseigneur Jean-Marie Bécél, natif lui aussi de Beignon, fut Evêque de Vannes de 1866 à 1897.

Perdant sa mère à six ans, GD a ensuite bénéficié d'une instruction assez rudimentaire, occupée à garder les troupeaux, comme tous les petits pâtres de l'époque, Un trait de caractère par lequel il se fit remarquer dès son enfance : Gabriel avait un penchant pour la charité et aimait à donner¹⁰.

Cette disposition naturelle n'empêchera pas sa famille de se décider à l'envoyer près du recteur de saint Malo de Beignon, qui réunissait déjà à l'époque quelques jeunes gens à l'étude du latin et à la pratique de la vie fervente.

C'était une pré-formation, qui permettra à Gabriel de rentrer, dès 1782 au séminaire¹¹, voie normale pour aboutir au sacerdoce.

2) Séminariste à Saint Malo :

Intégré à la maison de Saint-Servan¹², GD y fit ses humanités et sa philosophie avec succès, sans que l'on sache vraiment lesquelles furent ses disciplines préférées, ni ses goûts intellectuels. GD ne reviendra jamais sur ses années d'adolescence.

En 1787, GD entra au grand séminaire de saint Méen, une des différentes maisons du diocèse qui offraient un cycle de théologie, et qui était dirigée par les Lazaristes. En 1791, date de la fermeture de cette maison par suite du départ des Lazaristes, GD quitta l'établissement. Soulignons ici l'influence qu'exerceront les pères Lazaristes sur l'âme intrépide du jeune Gabriel, tant sur le plan intellectuel que sur le plan moral. Cela nous sert à comprendre pourquoi GD fut ensuite appelé le « saint Vincent de Paul de la Bretagne¹³ ».

A la fête de la Trinité, le 27 mai 1790, GD est admis au sous-diaconat, qui l'engage définitivement sur la voie de la prêtrise. Cela sera suivi du diaconat le 18 septembre 1790, à Dinan, dans l'église Saint-Malo, des mains de monseigneur Cortois de Pressigny.

Malheureusement nous sommes en 1790, et l'histoire française va se précipiter dans les prochains mois.

Rappelons qu'à la suite de la convocation des Etats généraux en mai 1789, le roi Louis XVI a dû affronter une remise en cause progressive de son pouvoir et même de sa souveraineté.

Les députés du Tiers-Etat¹⁴ s'étant proclamé en assemblée constituante avec un pouvoir souverain partagé avec le Roi, la situation politique, à partir de l'été 1789, ne va cesser de se tendre.

Le 14 avril 1790, les biens ecclésiastiques sont déclarés biens nationaux et le 24 août sera proclamée la Constitution civile du clergé¹⁵, qui sera condamnée par le Pape Pie VI le 10 mars suivant. L'Assemblée nationale votera la loi sur le serment civique, que tout prêtre devait prononcer solennellement, le 27 novembre. L'année 1791 sera donc la grande année de cassure dans l'Eglise de France, entre ceux qui accepteront de jurer, et les réfractaires¹⁶, causant ainsi un

¹⁰ Mgr Laveille et l'abbé Charles Collin, *Gabriel Deshayes et ses familles religieuses*, Pierre Téqui, Paris, 1924, 17.

¹¹ Laveille et Collin, *GD et ses familles religieuses*, 18.

¹² Appelée aussi : *Séminaire des pauvres clercs du diocèse de Saint-Malo*.

¹³ Saint Vincent de Paul étant le fondateur des Lazaristes le 17 avril 1625, à Paris.

¹⁴ Députés de ne faisant pas partie des deux ordres de la noblesse et du clergé.

¹⁵ Comme pendant ecclésiastique de la toute nouvelle Constitution. Cette constitution civile du clergé, sur laquelle nous n'avons pas le temps de nous attarder, consacre la séparation de l'église gallicane et de....Rome, institue des élections des prêtres et des Evêques, salariés par l'Etat.

¹⁶ A peu près 52 / 48 °°.

trouble profond, non seulement au sein du monde religieux mais aussi des peuples profondément catholiques comme ceux habitant dans les contrées de l'Ouest.

B) Les années troubles de la Révolution française :

Pour les prêtres insoumis ou non-jureurs, le refus de prêter serment peut leur entraîner la déportation, la prison ou la mort. Nombreux sont ceux qui choisissent l'exil dès que l'occasion se présente. Pour ceux qui décident de rester sur place, ils n'ont pas d'autre solution que se cacher et exercer leur ministère la nuit, dans les bois.

Etant encore diacre, GD n'est pas astreint au serment. Il profite de cela pour rencontrer tout de même les prêtres assermentés de la région¹⁷, même s'ils sont peu nombreux. Il essaie de les convaincre de renoncer à ce serment, en leur montrant le bref du Pape le condamnant¹⁸.

Gabriel s'embarque alors pour l'Angleterre pour essayer de trouver un Evêque non-jureur pouvant l'ordonner prêtre. Il accoste alors sur l'île de Jersey, où il rencontre monseigneur le Mintier, Evêque de Tréguier, qui le fait accéder à la prêtrise le 4 mars 1792.

Puis il revient dans la région de Paimpont pour desservir, avec d'autres prêtres clandestins, les paroisses des alentours, ce qui signifiait à l'époque célébrer les sacrements la nuit, dans une grange, puis se reposer le jour, prenant des précautions très importantes pour qu'on ne puisse pas le dénoncer. Et même si GD fera preuve d'une grande inventivité pour se déguiser et changer sa voix lors des contrôles, il ne pourra garder sa liberté qu'à une seule et unique condition : le soutien muet et obstiné de la population envers leurs prêtres.

Pas dupe, les autorités républicaines du coin finiront par s'y résigner et comprendre que : « parler aux habitants de la région, c'est parler à leurs gardiens »¹⁹.

De 1791 à 1801, date d'entrée en vigueur du Concordat, entreront en vigueur pas moins d'une dizaine de serments nouveaux ou nouvellement rédigés, au gré des différents régimes politiques qui ont suivi en France sur cette période, de la Constituante au Consulat. Certains, plus modérés, soulèveront de vrais problèmes de conscience pour les prêtres non-jureurs exilés ou non. Dans les provinces de l'Ouest, à cette persécution des prêtres succédera des véritables soulèvements de la population, excédée que l'on s'en prenne, notamment, à sa religion et à son Roi.

Aussi la méfiance à tout serment républicain restera largement de mise dans ces contrées, et l'arrivée au pouvoir de Bonaparte à la fin de l'année 1799 n'apportera pas, de prime abord, un signe de paix et de réconciliation. En effet, le général Bonaparte était celui qui avait maté la révolte royaliste parisienne à la fin de l'année 1795 en pointant ses canons vers les insurgés près de l'église saint Roch. D'où son surnom de général Vendémiaire.

D'autre part, à l'issue de sa brillante campagne d'Italie de 1796, il n'avait pas ménagé le Pape et lui avait imposé un traité humiliant²⁰. Pour les chouans et les catholiques, Bonaparte était un sabre

¹⁷ Il ne sont que 12 °/° dans les districts de Ploërmel et Montfort : Jean Chéory : *Gabriel Deshayes, un prêtre engagé (1767-1841)*, Airelle éditions, Nantes, juin 2013, 18.

¹⁸ *Quod aliquantum* est un bref pontifical publié par Pie VI le 10 mars 1791 pour condamner la Constitution civile du clergé adoptée par l'Assemblée nationale française.

¹⁹ Lettre d'un commissaire exécutif du directoire de Montfort sur meu, Chéory, 22

²⁰ Le 19 février 1797, le général Bonaparte et le pape Pie VI concluent le traité de Tolentino (province de Macerata). Par ce traité, le pape confirme la cession à la République française de ses enclaves du Vaucluse (Avignon et le Comtat-Venaissin), déjà réunies à la France depuis le 12 septembre 1791.

qui prolongeait les idées de la Révolution française par la force partout où il passait, et avec qui, par conséquent, il n'était pas possible de s'arranger.

C'est pourtant en signant un Concordat avec le pape Pie VII, le 15 juillet 1801, que le nouveau premier Consul allait pouvoir ramener la paix religieuse dans les campagnes françaises²¹.

Le 8 avril 1802, la constitution civile du clergé est officiellement abolie et est remplacée par la loi sur les cultes. Grâce au Concordat, la religion catholique est reconnue officiellement comme celle « de la majorité des français », et non plus religion d'Etat. Prêtres et religieux peuvent revenir au pays, dans leurs paroisses, congrégations et monastères.

En 1801, GD devient vicaire de la vaste paroisse de Paimpont, « à la demande du maire et de certains notables du pays »²². Pourtant, le maire de Paimpont tentera de s'opposer à lui en lui intentant un procès, excédé par son zèle et ses prêches enflammés, procès qui n'aboutira pas à son exclusion, mais qui en dit long sur la confusion des pouvoirs et des influences entre le temporel et le spirituel²³.

De ses années passées à Paimpont, puis Beignon à partir de 1803, comme vicaire, GD laissera le souvenir d'un prêtre intrépide en chaire, et très dévoué pour les pauvres. Il se heurtera, comme nous l'avons dit, aux tracasseries administratives des autorités civiles qui n'hésitaient pas à prendre fait et cause pour des personnes ayant reçu des sacrements de prêtres jureurs et qui n'avaient pas besoin d'une « réhabilitation » selon eux.

A Beignon, GD devra s'empresseur auprès des victimes de la maladie et de la faim, et déploiera des trésors d'ingéniosité pour trouver des financements à ses œuvres.

Le Concordat ayant décidé de faire coïncider les diocèses avec les départements issus de la Révolution, Paimpont et Beignon passent dans le diocèse de Vannes. Hésitant sur la conduite à tenir, car les prêtres des zones interchangeables avaient le choix quant à leur futur diocèse, GD obtient un entretien avec mgr de Pancemont²⁴, Evêque de Vannes, qui le convaincra de venir chez lui. La réponse de celui-ci ne laisse pas de place à l'hésitation : « je vous attache désormais à ma personne »²⁵. Plus précisément, il lui demandera de le suivre dans ses visites pastorales. Lors de la visite de la paroisse d'Auray, le vieux curé, monsieur Brelivet, avait exprimé le désir que GD

²¹ Tout en maltraitant politiquement et diplomatiquement le Saint Sièges qui n'avait de cesse, à cette époque, d'accepter les brimades pour sortir de la guerre civile en France. Les relations se dégradèrent rapidement entre Napoléon et Pie VII après 1806, ce dernier devenant même son prisonnier à Fontainebleau. Quant aux Evêques d'Ancien Régime, dont mgr le Mintier, Napoléon avait purement et simplement exigé leur démission collective avant de renommer un nouvel évêché, au mépris de tous les usages. Voir, à ce sujet, mémoire de l'abbé Jean du Parc

²² Jean Chéory, *Gabriel Deshayes, un prêtre engagé (1767-1841/22)*.

²³ Le tribunal de Montfort-sur-meux, saisi de l'affaire, enjoindra par exemple le prévenu à « ne pas tenir une conduite propre à nourrir l'aigreur et la désunion », Jean Chéory, 23, Cette ingérence du pouvoir civil dans la conduite pastorale à tenir de la part des prêtres apparaît aujourd'hui impensable.

²⁴ Après la signature du concordat de 1801, l'abbé de Pancemont (1756-1807) nommé évêque de Vannes le 9 avril 1802. Il est sacré par Giovanni Battista Caprara, à Notre-Dame-de-Paris. Avec Madame Molé, dont il était le directeur spirituel depuis 1786, il fonda en 1803 à Vannes dans l'ancien couvent du *Père Éternel* une maison pour jeunes filles abandonnées, l'œuvre des Sœurs de la charité de Saint-Louis.

²⁵ Jean Chéory, *Gabriel Deshayes et la Chartreuse d'Auray*, airelle éditions, Nantes, 2012, 21.

fût son successeur. Ce dernier mourut le 15 mars 1805, GD sera nommé peu après comme son successeur par Monseigneur de Pancemont²⁶.

C'est désormais une page qui se tourne désormais pour Gabriel Deshayes.

II) Gabriel Deshayes : prêtre diocésain à Auray :

A) Déploiement de l'activité pastorale de Gabriel Deshayes à Auray :

1) La ville d'Auray :

A l'arrivée de GD à Auray, celle-ci compte environ 5000 âmes. Cette ville, bien située, fut d'emblée remarquée par les puissants ducs de Bretagne qui y bâtirent, outre un pont, un château duquel ils pouvaient jouir de l'avantage de leur situation. Ce château fut détruit par Henri II, mais la ville conserva toujours un fort pouvoir d'attraction, à la jointure de la route de Vannes à Quimper et d'un bras de mer qui se jette dans les eaux du golfe du Morbihan.

Mais ce qui caractérise particulièrement les habitants de la ville d'Auray, ce sont : « leurs sentiments religieux que les familles se transmettent de siècle en siècle »²⁷.

Reprenant une paroisse qui avait forcément pâti de la tourmente révolutionnaire, GD n'eut toutefois qu'à se fondre dans une tradition missionnaire bien ancrée dans les mœurs alréennes.

2) Un Pasteur des plus zélés :

Pendant tout son séjour à Auray, GD donnera l'impulsion et l'entrain pour de multiples missions.

Il commencera par s'occuper des prisonniers, dont le sort peu enviable lui inspira l'idée de monter des filatures à l'intérieur même de leurs geôles, puis de les catéchiser et de les faire prier. Cette œuvre sera ensuite confiée à deux dames charitables.

Cette idée de filature sera ensuite appliquée aux pauvres de la paroisse et de la ville.

Puis, GD fit venir trois sœurs du Saint Esprit, appelées *sœurs blanches*, à qui il confia la direction de l'asile de la ville pour vieillards, infirmes et orphelins.

A la suite de la tourmente révolutionnaire qui avait ruiné tant de familles, GD redoublait d'ingéniosité pour secourir les miséreux²⁸, instruire les enfants délaissés, mais aussi leur donner du travail car il ne tolérait pas non plus la paresse et le désœuvrement. C'est ainsi qu'il conduisait lui-même les hommes valides sur les routes pour les réparer...

Il réussit même à convaincre un caissier d'une société philanthropique anticléricale à donner le fond d'argent qu'il avait pour payer ses ouvriers.

²⁶ Dans la lettre que mgr de Pancemont envoya au curé de Beignon, on perçoit la grande estime du prélat envers GD : « Monsieur, j'ai enlevé votre cher fils à votre tendresse en le nommant curé de la ville d'Auray, ou plutôt c'est Dieu qui vous l'enlève pour servir à sa plus grande gloire... », Laveille et Collin, 74.

²⁷ François Laveau, *Vie de Gabriel Deshayes, apôtre de la Bretagne pendant la Révolution, ancien recteur d'Auray*, Hachette livre, BNF, 2024, réédition de Vannes, imprimerie Gustave de Lamarzelle, 1866, , 40.

²⁸ On dit qu'un jour, il y eut 300 pauvres à la porte du presbytère. GD les instruisit et les catéchisa en échange des secours matériels qu'il leur prodiguait. François Laveau, 44.

GD réussit, à Auray, ce que la puissance publique avait bien du mal à faire : endiguer la mendicité, et employer intelligemment cette masse d'hommes inutilisés pour le bien public.

GD passait son premier de l'an à faire le tour de ses paroissiens pour qu'ils donnassent pour ses œuvres. C'est grâce à son influence et à son énergie joyeuse qu'il réussissait à obtenir les innombrables fonds dont il avait besoin, tout en montrant l'exemple, personnellement, d'un détachement exemplaire vis-à-vis des biens matériels.

Ce déploiement d'activité et de générosité s'exerçait aussi dans les œuvres de miséricorde et de charité personnelle.

En voici un exemple insolite : Un prêtre, toujours malade imaginaire, se croyait en permanence à sa dernière extrémité. GD n'hésita pas à passer du temps avec lui et à écouter patiemment ses doléances, à marcher avec lui, à recueillir ses...derniers soupirs pour le rappeler ensuite doucement à la vie. Il finit par le convaincre de changer d'état d'esprit et de se tourner avec plus de confiance envers le père éternel.

Les œuvres de miséricorde auxquelles il s'adonnait abondamment n'éclipsaient pas ses autres devoirs de curé.

Il avait grand soin également de l'instruction catéchétique et de la prédication. Par exemple, après les vêpres du dimanche, il donnait un temps de catéchisme pour ses ouailles.

Il fit venir aussi les religieuses de Saint Louis de Vannes²⁹ et les installa à la maison des Cordeliers qu'il venait d'acheter pour qu'elles puissent organiser une maison de retraite pour laïques, en français et en breton. Malin, GD n'hésitait pas à organiser des retraites pour les ouvriers des chantiers publics qu'il organisait, et si ceux-ci étaient récalcitrants, il leur payait le gîte et le couvert, bien au chaud aux Cordeliers, ainsi que leur salaire qu'ils eussent gagné pendant la semaine des exercices.

Plus tard, les sœurs de la Charité saint Louis étendront leur apostolat à l'éducation des jeunes filles pauvres. Quant aux garçons, il fit venir trois frères de la Doctrine Chrétienne³⁰, qui avaient disparu de Bretagne pendant la Révolution Française. Nous parlerons plus loin du rôle central joué par GD dans la fondation des frères de Ploermel, dont l'apostolat semblait être le même que les frères cités plus haut. Mais cela ne l'empêcha pas de leur conserver leur confiance jusqu'au bout.

GD se lança également dans un l'achat de l'ancien couvent du Saint Esprit, au nez et à la barbe d'un industriel qui souhaitait acquérir le bâtiment pour y faire une salle de bal, alors même qu'il ne disposait d'aucun fonds, ni pour l'achat, ni pour la réfection du bâtiment. La providence se

²⁹ Congrégation fondée à Vannes en 1803 par Louise-Élisabeth de Lamoignon, en religion, Mère Saint-Louis. Elle mit sa Congrégation sous le patronage du saint roi, Louis IX, un homme qui considérait la dignité de fils de Dieu plus élevée que la dignité royale. Saint Louis se mit au service de son peuple, portant une attention particulière aux personnes victimes de la misère et de l'injustice. C'est donc tout naturellement que Mère Saint-Louis mit sa Congrégation sous la protection de ce saint patron.

³⁰ Après la lecture du catéchisme promu par le concile de Trente, César de Bus (1544 - 1607) décide de former un institut de catéchistes pour enseigner la religion aux enfants et aux pauvres. Il rassemble quelques prêtres et fonde les doctrinaires le 29 septembre 1592 à L'Isle-sur-la-Sorgue. M^{gr} Francesco Maria Tarugi, archevêque d'Avignon leur donne le monastère de Sainte-Praxède d'Avignon¹. L'institut est approuvé par Clément VIII par le bref *Expositum debitum* du 23 décembre 1597². À la mort du fondateur en 1607, il y a trois maisons : Avignon, Toulouse et Brive la Gaillarde.

chargea de lui allouer les fonds nécessaires au dernier moment. Au début des travaux, un maçon heurtera, avec son pic, précieux vase enfoui et rempli de pièces d'argent et d'or...

Il transforma le bâtiment en un collège de garçons destinés plus tard au séminaire.

Pour réduire à néant un lieu de danse fréquenté par la jeunesse d'Auray, il n'hésitera à planter sa personne en train de lire son bréviaire au beau milieu d'une séance de danse, suscitant l'ire de jeunes présents. Mais le résultat fut net : les rassemblements cessèrent immédiatement.

L'estime des alréens³¹ grandissait ainsi de jour en jour pour leur curé qui n'hésitait pas à mouiller de sa personne, notamment pendant les moments de crise. Ainsi fut-il animé d'un zèle ardent à secourir les blessés lors des derniers combats qui eurent lieu à la fin de la période impériale. En effet, Auray fut le théâtre d'un affrontement entre les troupes impériales et les royalistes. GD n'hésitait pas à forcer les barrages de soldats pour aller recueillir les derniers soupirs des soldats mourants ou secourir les blessés.

GD a été, et le sera pour toujours, un bon recteur pour Auray.

B) Gabriel Deshayes, prêtre collaborateur :

1) Collaborateur avec d'autres prêtres :

Dès 1805, GD lança une mission avec l'aide de quelques confrères prêtres, à l'instar de saint François de Sales dans le Chablais ou de saint Vincent de Paul dans les Dombes. Les répercussions furent grandes dans la paroisse, qui connut un grand afflux supplémentaire de confessions et de communions³²

Une deuxième mission en 1815 fut organisée avec le concours des pères Thomas et Gloriot, deux jésuites, et connut également un grand succès.

Avec ses confrères prêtres du voisinage, GD veilla à soigner leurs relations, particulièrement avec le recteur de saint Goustan, monsieur Guillevin, voisin le plus proche, et également avec ses vicaires³³.

Avec le collège d'Auray, qui sera laissé un temps à la direction de monsieur Guillevin, GD prenait soin des vocations sacerdotales, mais seulement jusqu'à la classe de troisième. Aussi envoyait-il les élèves ensuite au collège de Vannes ou au petit séminaire de Sainte Anne. De son discernement émergeront nombre de vocations religieuses ou sacerdotales, notamment celle du futur abbé de la trappe de Bellefontaine, Dom Marie-Michel³⁴.

2) Le conseil de fabrique :

³¹ Extrait d'une déclaration d'un paroissien : « Monsieur Deshayes a été pour les citoyens de notre ville un bienfaiteur universel ». François Laveau, 62.

³² Laveille et Collin, 87.

³³ Dont on ne connaît pas vraiment le nombre exact.

³⁴ Religieux modèle et esprit brillant, auteur d'œuvres ascétiques de grande qualité, Dom Marie-Michel devra beaucoup à la détermination de GD qui l'enverra, contre l'avis du supérieur du séminaire de Vannes, au séminaire saint Sulpice à Paris finir ses études.

Avec une nouvelle équipe dès 1806, et d'après le témoignage des registres de délibération, nous savons que GD savait s'entourer de conseils avisés en vue d'adopter des résolutions pastorales utiles au bien commun. Le conseil de fabrique, comme son nom l'indique, aida également le pasteur à administrer les ressources de l'Eglise, pourtant seulement alimentées par la location des bancs et le produit des quêtes.

Quelques réalisations conséquentes dans l'Eglise d'Auray : un nouveau maître autel en marbre, le retable au fond, restauration du clocher.

C) Conclusion sur la période alréenne :

En 1820, GD est appelé à une toute autre mission à saint Laurent sur Sèvre en Vendée.

Il laisse la paroisse d'Auray, « ou il a pratiquement tout rénové et tout mis en place »³⁵. La religion a repris ses droits, et grâce aux deux missions qu'il a organisées, ainsi que les retraites et la vie culturelle mise en place, les paroissiens ont retrouvé le chemin de la prière et des sacrements.

Sur ces œuvres caritatives propres à la paroisse, comme le soutien des pauvres ou la reprise et le développement des activités catéchétiques ainsi que la reprise en main du collège ecclésiastique, le père GD a su insuffler un dynamisme à tous les étages, en ne laissant personne en chemin. La ville est maintenant dotée d'écoles florissantes.

Nous n'avons pas abordé exhaustivement toutes ses fondations et œuvres caritatives car certaines dépasseront le cadre strict de la ville et de la paroisse d'Auray. Ce sera l'objet de la partie suivante.

De même, son presbytère compte nombre de postulants et de novices, qui sont destinés à rejoindre les frères de Ploërmel ou les congrégations dont il s'apprête à prendre la direction à saint Laurent sur Sèvre. Mais là aussi, il s'agit d'une autre partie de la vie de GD que nous aborderons dans la troisième partie.

Ayant lié de fortes amitiés avec des paroissiens, GD fait le choix de répondre à l'appel des Montfortains en en informant que son Evêque, et non ses paroissiens, peut-être parce qu'il craignait qu'ils ne le retinssent. Il leur dira toutefois un adieu à l'occasion d'un voyage qu'il fit en Bretagne pour visiter les maisons des filles de la Sagesse.

Quittant tout, il n'emporte que son bréviaire, sa houlette et sa panetière³⁶, et arrive à saint Laurent le 13 janvier 1821.

III) Gabriel Deshayes : le « saint Vincent de Paul » et le « saint Jean Bosco » de la Bretagne :

Nombre d'œuvres caritatives, éducatives et religieuses ont été lancées ou soutenues par GD lors de sa période à Auray. Cela témoigne d'une activité sans borne, tout entière soumise à la providence, mais également tributaire d'un caractère énergique, intuitif et intrépide.

³⁵ Jean Chéory, *Gabriel Deshayes, un prêtre engagé, 1767-1841*, Airelle éditions, Nantes, juin 2013, 77.

³⁶ Jean Chéory, 78

Les initiatives du père Deshayes furent quasiment toutes couronnées de succès et accompagnées d'une bienveillance du Ciel. Nous allons le constater en rentrant dans le détail de la somme de toutes les œuvres auxquelles il fut associé.

A) Œuvres religieuses et éducatives : fondation, accompagnement, conseil :

1) Les frères de l'instruction chrétienne de Ploërmel :

a) Deux prêtres bretons, deux œuvres à Saint-Brieuc et Auray qui ne pouvaient qu'être unies ensemble :

Jean Marie de la Mennais était prêtre, frère de Félicité de La Mennais³⁷, professeur au collège de Saint Malo puis vicaire capitulaire du diocèse de saint Brieuc à l'âge de 35 ans, diocèse qu'il gouverna de fait de 1815 à 1819. Réorganisateur hors pair de ce diocèse, il finit par concentrer son œuvre sur l'enseignement des garçons, en s'adressant de prime abord aux frères des écoles chrétiennes, qui rouvrirent une école à saint Brieuc, vite dépassée par son succès. Résolu d'organiser un noviciat, le père de la Mennais accueillit Yves le Fichand comme premier frère le 29 septembre 1817.

Très vite, les recteurs du diocèse supplièrent de faire quelque chose pour les jeunes de leurs paroisses campagnardes délaissés. Quelques frères furent envoyés dans les cures des bourgs voisins, pour y être logés gratuitement, et accomplir leur œuvre d'enseignement.

Mais très vite la question d'un institut se posa.

C'est là que le père Deshayes fut l'instrument, de nouveau, de la Providence.

A Auray, GD avait eu la même intuition, et nous avons vu que déjà à l'époque, dès 1811, il avait fait appel à des frères des écoles chrétiennes. Ce petit groupe s'étoffa avec des volontaires venant d'Auray et de ses environs et GD organisa un premier noviciat dans son presbytère. Les maîtres venus de la congrégation de saint Jean-Baptiste de la Salle accueillaient les frères dans leurs classes et GD se chargeaient de les accueillir.

Une petite communauté fervente se mis en place, logée précairement, pour qui GD « employait tous les moyens possibles pour les former à la vertu de la religion³⁸. Les premiers frères vivaient ainsi sous la conduite du curé d'Auray, qui dressa un premier règlement ou étaient définis les exercices de piété, les heures de classe et de récréation.

Soulignons ici l'exigence de GD, qui se donnait entièrement à ses œuvres et à sa charge pastorale, et qui imposait un mode de vie presque austère à ses cinq premiers candidats. On retrouvera cette exigence dans les autres œuvres qu'il a conduites ou accompagnées³⁹.

Comme à Saint Brieuc, la plupart des premiers candidats ne persévèrent pas et l'œuvre fut réduite à un seul postulant, Mathurin Provost. Mais elle se remplit de nouveau, pour arriver ensuite à

³⁷ Félicité de la Mennais :

³⁸ Laveille et Collin, 166

³⁹ « De quelque côté qu'on se tourne, on voit que le noviciat établi dans le presbytère d'Auray était une gêne et une cause d'embarras perpétuels pour le digne curé, embarras que toutefois il supportait avec joie, dans la pensée qu'il facilitait ainsi un nouveau moyen de procurer la gloire de Dieu » ; Laveille et Collin, 168.

sept novices en septembre 1817. Des écoles furent ouvertes à Thénézay, dans le diocèse de Poitiers, puis trois à Limerzel, Malestroit et Ploërmel.

En 1817 et en 1818, GD organisa une retraite spirituelle annuelle avec les frères des écoles chrétiennes puis, en 1819, au collège d'Auray, car leur nombre commençait à prendre de l'ampleur.

Le père Deshayes continuait à structurer spirituellement et mentalement cette jeune communauté, dans un esprit d'obéissance et d'humilité, mais aussi de paternité douce et exigeante.

C'est alors que la Providence intervint pour joindre les deux initiatives bretonnes d'Auray et de Saint-Brieuc.

b) L'acte d'union entre Gabriel Deshayes et Jean-Marie de La Menais :

Ignorant tous les deux les projets respectifs de l'autre, ils apprirent l'existence de leurs initiatives par la presse. Et c'est GD qui vint le premier à Saint Brieuc en 1819.

Il amena avec lui quatre de ses novices qu'il mît à disposition de monsieur de La Menais et resta huit jours sur place pour converser avec lui, afin d'unir leurs œuvres et faire éclore l'institut des petits frères de Ploërmel, « ou frères de l'instruction chrétienne ».

Le 16 juin fut signé un acte d'Union :

« Au nom de la Très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit.

Nous, Jean-Marie Robert de la Mennais, vicaire général de Saint-Brieuc, et Gabriel Deshayes, vicaire général du diocèse de Vannes et curé d'Auray, animés du désir de procurer aux enfants du peuple, spécialement à ceux des campagnes de la Bretagne, des maîtres solidement pieux, nous avons résolu de former provisoirement, à Saint-Brieuc et à Auray, deux noviciats de jeunes gens qui suivront, autant que possible, la règle des Frères des Ecoles chrétiennes et se serviront de leur méthode d'enseignement ; mais, considérant que cette bonne œuvre naissante ne saurait s'accroître et se consolider qu'avec le temps, et que chacun de nous peut mourir avant l'époque où cette bonne œuvre sera assez avancée pour se soutenir par elle-même, nous sommes convenus de ce qui suit :

- 1) Les deux maisons de noviciat établies, l'une à Saint-Brieuc et l'autre à Auray, seront dirigées, savoir : la première par M de la Mennais, la seconde par M. Deshayes
- 2) Les deux maisons auront la même règle, la même méthode d'enseignement, et n'en feront qu'une.
- 3) Chacun de nous aura la direction et la surveillance de tous les frères placés dans son diocèse et de tous ceux qu'il placera dans un autre diocèse
- 4) Lorsque nous le jugerons à propos, nous choisirons parmi les Frères un supérieur et deux assistants, et nous désignerons la maison où ils devront habiter ; dans le cas où les choix n'auraient pas été faits avant la mort de l'un de nous, ou que l'autre, pour une cause quelconque, ne pourrait pas y concourir, les choix et les arrangements à prendre pour le bien de la société seront faits par un seul
- 5) Nous nous occuperons de trouver, le plus tôt possible, une maison centrale pour les deux diocèses, qui ne soit pas éloignée d'une grande route et, autant que faire se pourra, à la campagne.
- 6) Chacun de nous prendra les mesures nécessaires pour qu'à sa mort, les ressources qui lui resteront entre les mains pour son établissement passent au survivant, qui les joindra aux siennes pour le soutien de la société.

Fait en double à Saint-Brieuc, le dimanche de la Trinité, 6 juin 1819 »

En 1820, la fusion des deux initiatives commença par la retraite unique prêchée aux novices en septembre par les deux fondateurs, dans le couvent du « père éternel » à Auray, qui se termina par la cérémonie de prise d'habit⁴⁰ et l'adoption d'une devise : « Dieu seul ! ». Une Règle commune fut adoptée, avec l'adoption d'un simple vœu, celui d'obéissance, avec renouvellement fréquent

⁴⁰ Un habit qui évolua d'une simple lévite de drap noir à une soutane avec un crucifix ostensible.

au début de la vie du frère. Les trois vœux religieux habituels, pauvreté, obéissance et chasteté, ne furent adoptés qu'en 1889.

En mai 1821, la retraite commune rassembla les frères à Auray, et GD, qui venait d'être appelé à saint Laurent sur Sèvre pour d'autres missions, confia le gouvernement presque total des frères d'Auray à Jean-Marie de La Menais, tout en gardant une position « d'honneur » au sein du jeune institut.

Puis, à partir de 1822, les retraites s'établirent à Josselin, qui jouissait d'une position centrale entre les deux villes précitées. Le noviciat finit par s'y installer la même année, avant de finalement s'installer à Ploërmel en 1824.

Plus que jamais, les deux fondateurs préconisaient à leurs jeunes frères l'obéissance et l'humilité, et n'hésitaient pas à durcir leurs exigences quand cela semblait adéquat, ce qui découragea certains de leurs novices.

Néanmoins, une grande œuvre était née, une œuvre d'éducation, au plus près de la jeunesse, avec le seul souci de transmettre les vérités de la foi, la miséricorde des sacrements et l'amour de Dieu et du prochain.

2) Les sœurs de saint Gildas :

La Révolution française ayant laissée les campagnes bretonnes dans un état de délabrement, surtout dans le domaine de l'enseignement. GD va vite se rendre compte de la nécessité d'agir dans ce domaine-là.

Nous l'avons vu, le père Deshayes avait déjà fait venir des frères enseignants à Auray pour l'éducation des garçons.

GD va vite réaliser que les jeunes filles en avaient également besoin.

C'est la rencontre providentielle avec une jeune fille originaire de Beignon, son village natal, qui va décider le sort.

Cette jeune fille, Michelle Guillaume, était issue d'une famille qui connaissait déjà GD depuis la Révolution française. Elle vint lui demander conseil quant à son avenir. Ce dernier lui assura un temps de formation chez les augustines d'Auray puis la renvoya à Beignon, le 5 mai 1807, où elle ouvrit une école pour jeunes filles. Elle fut vite rejointe par une autre institutrice, Marie-Jeanne Crosnier, puis en 1812 par deux autres jeunes filles de Beignon, à la suite de quoi une maison plus grande fut achetée, grâce à l'aide des paroissiens d'Auray.

Dès lors, des demandes affluèrent en vue de former de nouvelles écoles, mais le premier essai de fondation, dans le diocèse de Rennes, ne fut pas concluant.

Comme la maison comptait six femmes, une règle primitive les régissait. Mais le père Deshayes voulut arrimer la fondation embryonnaire à un autre institut religieux, les filles du saint Esprit, en en les envoyant passer un temps de noviciat chez elle. Mais cela ne contenta pas les filles de Beignon qui demandèrent à GD de constituer un institut particulier.

La providence soutint le projet, en la personne des prêtres originaires de Beignon qui avaient l'habitude de se réunir chaque année et qui décidèrent de verser une cotisation annuelle.

Ainsi le père Deshayes établit un noviciat et un habit religieux aux six sœurs à l'origine de la fondation. Celle-ci fut actée le 8 novembre 1820, jour de la prononciation de leurs vœux religieux

annuels, devant l'autel de la sainte Vierge de l'Eglise de Beignon. Michelle Guillaume devint la supérieure de la congrégation, appelée « Sœurs de l'Instruction Chrétienne », jusqu'à sa mort en 1826.

Le père Deshayes souhaitait que ses filles prennent le nom de « petites sœurs », dans une lettre en 1828⁴¹, dans un esprit d'humilité, de simplicité et d'abandon.

C'est peut-être cet état d'esprit qui a permis un accompagnement remarquable de la Providence dans la jeune fondation, et notamment dans les achats successifs de biens immobiliers.

Lorsqu'en 1828, les sœurs arrivent à l'abbaye de Saint Gildas⁴², que le père Deshayes avait acquis pour elles, les greniers sont vides. Elles vont vivre selon cet esprit insufflé par le père Deshayes, elles seront donc les petites sœurs de la confiance.

3) Les frères agriculteurs :

En novembre 1839, le père GD installe, en plein hiver, quelques recrues, dans le domaine de la Haute-Grange, lieu habituel des retraites des congrégations qu'il dirige à Saint Laurent sur Sèvre depuis 1821.

Ces jeunes recrues vont devenir les frères agriculteurs.

L'intuition de départ est simple : former à un vrai métier, après leur scolarité ordinaire, les garçons pauvres et ruraux qui ont fréquenté auparavant les écoles de garçons, notamment celles qui ont été fondées avec la congrégation des « frères enseignants de Ploermel ».

Le père GD veut confier à ces nouveaux frères « le service des pauvres dans les hôpitaux, des maisons religieuses et des presbytères, pour tout ce qui concerne les soins domestiques et les travaux d'agriculture⁴³ ».

Dépendants matériellement au début des congrégations des sœurs de la Sagesse et des frères de Saint-Gabriel, le père GD va ensuite envoyer huit de ces nouveaux frères à Bordeaux, chez l'abbé Buchon, former des orphelins aux métiers de l'agriculture. C'est pour cela que la vocation de cette nouvelle œuvre s'orientera finalement vers l'agriculture et l'enseignement, à travers des colonies d'enfants pauvres et orphelins.

Puis un noviciat sera ouvert à Saint-Genis-de-Saintonge, grâce à l'abbé Fournier, et l'acquisition d'un terrain en novembre 1841, toujours avec l'aide des congrégations précitées ainsi que des pères du Saint Esprit, deux mois avant la mort du père GD.

⁴¹ *Gabriel Deshayes, le Vincent de Paul de la Bretagne*, CIF Editions – « le patio fleuri », Ste Maxime, 1991, 14

⁴² Tout commence aux environs de l'an 1000, Simon, seigneur de la Roche, sur recommandation de Félix, abbé de Rhuys, décide de faire construire une abbaye sur ses terres pour le repos de l'âme de son frère et de son père Bernard. Le village de Lampridic est choisi et huit moines bénédictins, venus de Redon y bâtissent un monastère. Simon de la Roche et l'abbé Félix vont à Rhuys, rapportent des reliques de Saint-Gildas, et placent l'abbaye sous son patronage. La population y vient en pèlerinage pour obtenir des guérisons de la folie. 200 ans plus tard, l'église, trop petite, est remplacée par l'abbatiale actuelle, construite au tout début du 13ème siècle. Au fil des siècles, l'abbaye connaît des périodes plus ou moins prospères. Au début de la révolution, il ne reste que 5 moines. Pourchassés, certains s'exilent, d'autres sont emprisonnés et périssent dans les noyades de Nantes. L'abbaye vendue comme bien national, devient propriété privée, jusqu'en 1828. Elle est rachetée par l'abbé Deshayes qui y installe la congrégation des Soeurs de l'instruction chrétienne. L'église devient propriété de l'état en 1905 et classée monument Historique depuis 1995.

⁴³ Jean Chéory, *GD, un prêtre engagé*, 104.

Les frères agriculteurs vont perdurer tout le XIX^{ème} siècle, et seront jusqu'à cent, répartis dans sept maisons. Mais après un déclin, ils finiront par fusionner avec les salésiens en 1899.

Un peu avant sa mort, le père GD voulut les appeler « frères de Saint François d'Assise », toujours dans un esprit d'humilité et de pauvreté.

Cette belle œuvre ne perdurera pas, mais nous montre, une fois de plus, l'esprit généreux, l'intuition rapide, quand il s'agit d'œuvres de charité, et l'intrépidité dont fit preuve le père GD dans sa vie de prêtre.

4) La congrégation de l'ange gardien

L'institut des Sœurs de l'Ange Gardien est né à Quillan, au diocèse de Carcassonne, sous l'impulsion d'un jeune prêtre, l'abbé Ormières⁴⁴, qui voulait développer les écoles rurales catholiques.

Après la fondation de sa première école à Quillan en 1833, il bénéficia d'un don important qui lui permit d'acheter une vaste maison.

Il demanda ensuite au père Deshayes des frères du Saint Esprit et quelques religieuses enseignantes.

Mais de grandes difficultés mirent ce projet à l'eau et le père Ormières dut exercer son activité plusieurs années en dehors de Quillan. Du côté du père GD, celui-ci comptait demander aux sœurs de saint Gildas de subvenir à la demande du père Ormières, mais le supérieur de la congrégation, Mgr Angebault, au départ, s'y opposa.

Finalement, le père Ormières obtint qu'on lui envoie trois sœurs de saint Gildas, mais qui devaient quitter l'institut duquel elles provenaient, avec la bénédiction du père GD.

Cela eut lieu le 3 novembre 1839, et les sœurs furent accueillies avec enthousiasme par les fidèles de Quillan et du clergé.

De cet épisode un peu difficile, le père GD retint une maxime spirituelle qu'il délivra, ému, aux trois filles qu'il allait quitter : « Mes enfants, il ne faut pas tenter la Providence, mais il faut compter sur elle⁴⁵ ».

Le nouveau groupe fut désigné : « Congrégation de l'Ange Gardien ». Il fut frappé par les épreuves : mort d'une première sœur, maladie d'une autre. Les postulantes affluèrent toutefois, et l'abbé Ormières diversifia les activités des sœurs dans les campagnes aux alentours, manifestant ainsi leur sollicitude et leurs charités pastorales.

Leur premier bâtiment étant devenu trop petit, le jeune institut émigra à Montauban, dans un vaste domaine, et les sœurs furent appelées pour des missions en Afrique. Mais le premier convoi de sœurs termina en naufrage du côté de Cadix, en Espagne, ou, fortuitement, elles développèrent ensuite des maisons.

⁴⁴ Louis-Antoine Ormières (Quillan, 14 juillet 1809 - Gijón, 16 janvier 1890) est un prêtre catholique et éducateur français, connu pour être le fondateur de la congrégation des Sœurs de l'Ange Gardien¹. Il est vénéré comme bienheureux par l'Église catholique.

⁴⁵ Laveille et Collin, 476

Le père Ormières était le véritable fondateur de cet institut. Mais il se plaisait à répéter : « le fondateur, non, ce n'est pas moi, c'est le père Deshayes⁴⁶ ». L'apport du père GD fut en effet fondamental. Mais, les sœurs ayant quitté leur institut initial, puis ayant adopté une règle dictée par l'abbé Ormières, ce dernier conserve son titre.

5) La communauté des sœurs de saint Jacut :

En 1816, six jeunes filles pieuses de la commune de Saint Jacut les pins, dans le Morbihan, y achetèrent une maison dans le but d'instruire gratuitement les enfants pauvres de la région. Cette initiative fut bénie par l'Evêque de Vannes en 1823.

Munie ensuite d'une autorisation légale en 1827, le recteur de la paroisse donna ensuite un habit aux jeunes femmes et établit un noviciat. Elles élurent ensuite une supérieure, mère Angélique.

Mais le développement de l'œuvre ne fut pas au rendez-vous, aussi se demandèrent-elles s'il ne valait pas mieux fusionner avec un autre institut déjà existant.

Le recteur fit appel aux conseils du père Deshayes, qui se trouvait de passage dans la région. Ce dernier, après un temps de prière et de discernement commun avec le recteur, puis d'entretien avec les sœurs, leur conseilla vivement de rester indépendantes.

Les sœurs de saint Jacut repartirent de plus belle, mais elles ne furent pas épargnées par les épreuves et les contradictions, comme le leur avait d'ailleurs prédit le père Deshayes.

En 1854, un décret impérial les autorisait comme congrégation.

Le père Deshayes demanda en son temps au père Leleu, Jésuite Vannetais reconnu, de leur rédiger une série d'articles qui puissent servir à l'édification d'une règle, que les Sœurs conservèrent avec beaucoup de gratitude.

6) Interventions et conseils de l'abbé GD pour d'autres œuvres :

Ayant dissuadé une autre congrégation orléanaise de fusionner avec les sœurs de Saint Gildas⁴⁷, on ne peut que constater que le père Deshayes conservait un fort désintéressement quant à ses œuvres. C'est la preuve d'une docilité totale à l'Esprit Saint, et l'abandon de tout esprit mondain dans l'accompagnement ou la fondation de ses œuvres.

Les conseils du père Deshayes furent également appréciés par l'abbé Gaillard, à propos de pauvres servantes au service d'un hôpital, avec qui il voulait édifier un groupe religieux. Lui conseillant plutôt de les mettre au service de la congrégation des sœurs de la Sagesse qui dirigeaient la maison, sauf si elles venaient à essaimer, auquel cas il fallait songer à faire un institut.

C'est ce qui se passa, et en 1866, Mgr Pie donna l'habit aux sœurs de la congrégation de saint Philomène.

Si l'on peut faire un trait d'humour, le père Deshayes, à notre époque, aurait pu fonder un cabinet d'audit, spécialisé dans les œuvres religieuses.

⁴⁶ *Gabriel Deshayes, le Vincent de Paul de la Bretagne*, 32

⁴⁷ Les religieuses de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, dirigées par le père Dubois.

7) Une affaire plus difficile : Les sœurs de Torfou :

Le 24 octobre 1823, le père GD envoya deux religieuses de Beignon à Torfou, à la demande du jeune recteur, monsieur Foyer.

La communauté embryonnaire de Torfou attira instantanément d'autres jeunes filles autour d'elle. C'est alors que le père GD envisagea de placer le noviciat de son jeune institut de sœurs à Torfou, la maison de Beignon étant trop étroite.

Mais un différend se posa entre le père Foyer et le père GD, ce dernier voulant réunir ses sœurs postulantes pour la retraite annuelle, le premier refusant cela. Le père GD ayant cédé sur ce point, il exigea toutefois que les prises d'habits se passent à Beignon.

Lorsqu'il désigna deux novices de Torfou pour répondre à une autre demande, monsieur Foyer s'y opposa, montrant ainsi qu'il n'entendait pas laisser la conduite seule de l'œuvre au père GD. Le père GD transféra alors d'autorité le noviciat à Pontchâteau où se situait la maison-mère des sœurs de Beignon. La situation s'arrangea toutefois entre les deux prêtres, mais certaines familles des novices n'étaient pas d'accord, et voulurent ramener leurs filles à Torfou.

Trois filles mineures durent obéir et revenir à Torfou. Plus tard, le père Foyer réussit à remonter une petite communauté religieuse avec une nouvelle postulante et ces trois sœurs. Elles furent formées par une congrégation enseignante, la communauté de la Pommeraye, et prirent l'habit en 1827.

Le père GD avait donc eu un rôle important dans la naissance de cet institut, ce qui fait que l'on peut dire « qu'il doit figurer dans la liste de tous ceux auxquels l'ardent apôtre donna aide ou direction⁴⁸ ».

Mais il est évident que, à la lecture des événements ci-dessus, l'on peut constater que les œuvres religieuses prospèrent souvent selon des voies inédites, en dehors de tout ce que l'œil humain peut prévoir.

B) Œuvres diocésaines :

1) Petit séminaire de sainte Anne :

Prêtre du diocèse de Vannes, le père Gabriel Deshayes va multiplier les initiatives et, selon les mots de monseigneur de Pancemont : « cet ecclésiastique mérite d'occuper cette place (Auray) par ses talents et le bon esprit dont il est animé ; son zèle englobera les environs d'Auray, le diocèse et bientôt l'Ouest de la France »⁴⁹.

Mgr Bécél, frappé de l'humilité du père Deshayes, dira de lui qu'il fut « un apôtre et un homme de Dieu⁵⁰ ».

Avant 1815, le diocèse de Vannes n'avait pas de petit séminaire proprement dit. Louis XVIII autorisera leur réouverture à la campagne en les désaffranchissant de l'Université.

⁴⁸ Laveille et Collin, Gabriel Deshayes, 454

⁴⁹ Gabriel Deshayes, le Vincent de Paul de la Bretagne, 40.

⁵⁰ Mgr Bécél

Le petit collège d'Auray étant jugé insuffisant par le père GD pour la formation chrétienne des jeunes gens se destinant à être prêtres, monseigneur de Bausset⁵¹ l'autorisa à ouvrir un petit séminaire à sainte Anne⁵², sous l'autorité des pères jésuites qui, à l'époque, se spécialisaient dans la réouverture de tous ces collèges.

Dans un couvent délabré⁵³, le père GD établira, en reléguant les locataires qui s'y trouvaient dans l'aile sud du cloître de sainte Anne, un dortoir et des cellules, avant même l'arrivée des pères jésuites. En octobre 1815, il y avait soixante élèves qu'il fallut occuper jusqu'en janvier 1816, date d'arrivée du supérieur, le père Cuenet.

Les débuts furent difficiles, car ce dernier dut se faire une place dans le nouvel établissement, alors qu'ils manquaient de presque tout.

Après les vacances de Pâques 1816, des ouvriers améliorèrent le quotidien de la maison, grâce à quelques dons, et la maison s'enrichit de dortoirs, d'un réfectoire, d'un parloir et d'une chapelle.

Le collège ecclésiastique de plein exercice fut vite créé. Il fournira un grand nombre de recrues ecclésiastiques au grand séminaire de Vannes.

Les 16 et 17 octobre 2015, pour célébrer le bicentenaire de la fondation du petit séminaire de sainte Anne, fermé dans les années 70, l'Académie de Musique et d'Arts Sacrés organisait, avec ses partenaires, un colloque afin de croiser les regards : la rigueur documentaire des historiens, le vécu des témoins du dernier demi-siècle et la conscience des acteurs d'aujourd'hui.

A la fin de l'année 2015, l'Académie de Musique et d'Arts Sacrés publiait les actes de ce colloque⁵⁴.

2) La chartreuse de sainte Anne et l'œuvre des sourds muets :

⁵¹ Pierre-Ferdinand de Bausset-Roquefort est issu d'une famille de la noblesse de Provence qui a compté plusieurs prélats et dignitaires parmi ses membres.

Il est élève au séminaire Saint-Sulpice de 1771 à 1778, licencié en théologie en 1780, ordonné prêtre en 1782. Il est chanoine et vicaire général du diocèse d'Orléans au début de la Révolution. Il refuse de prêter le serment constitutionnel, devient donc prêtre réfractaire et émigre en 1791, d'abord en Angleterre puis en Italie. Rentré en France sous le Directoire, il devient en 1802 chanoine et vicaire général de l'archevêché d'Aix-en-Provence¹. Neveu de l'ancien évêque d'Alais Louis-François de Bausset rallié à l'empire, Pierre-Ferdinand de Bausset-Roquefort est proposé à l'épiscopat par Portalis, le cardinal Fesch et des membres de sa propre famille. Il est nommé évêque de Vannes le 19 novembre 1807.

Pendant la première Restauration, il se rallie avec ostentation à Louis XVIII, puis fait de nouveau allégeance à Napoléon pendant les Cent-Jours. Malgré ces palinodies, Louis XVIII le nomme archevêque d'Aix le 8 août 1817.

⁵² Laveille et Collin, 146. Les sources divergent sur l'origine de ce petit séminaire : autorisation simple de l'Evêque, ou ouverture sous son impulsion par l'entremise du père GD qui avait acheté les bâtiments ? En effet, le domaine de sainte Anne d'Auray a été vendu en 1798 à des particuliers. Il sera racheté par le diocèse en 1810, grâce à un don de monsieur Barré, mais c'est le père GD qui organisera le rachat devant notaire à Paris.

⁵³ Il s'agissait de l'ancien couvent des Carmes, qui avaient été chassés à la Révolution. Ce couvent se trouve dans les bâtiments occupés actuellement par l'Académie d'Art sacré. Plus exactement, il s'agit de l'ancienne hôtellerie dont disposaient les Carmes pour accueillir les pèlerins, mission qui leur avait été confié dès 1627.

⁵⁴ Le petit séminaire de sainte Anne d'Auray, histoire et héritage, *sous la direction de Bertrand Frelaut (†), Georges Provost et Yvon Tranvouez*, Académie de musique et d'art sacré.

C'est aussi par l'intermédiaire de monsieur Barré, qui était un de ses paroissiens, que le père GD racheta, avec les vicaires généraux du diocèse, l'ancien couvent de la Chartreuse, situé actuellement derrière la gare d'Auray.

Les Chartreux s'étaient établis en ce lieu même où les troupes du bienheureux Charles de Blois furent défaites par les partisans des Montfort, à l'issue de la terrible guerre civile bretonne, en 1364.

Le père GD y établit alors, en 1810, un petit groupe de sourdes muettes, dont le sort l'avait considérablement ému dans le passé.

Écoutons le père : « Pourquoi ces êtres éprouvés par cette infirmité sont-ils privés de connaissances religieuses ? Pourquoi n'auraient-ils pas le droit de découvrir Dieu, de savoir qu'eux aussi sont aimés de lui ?⁵⁵ ».

La providence récompensera cet appel vibrant du cœur du père GD.

Par l'intermédiaire d'une paroissienne d'Auray en voyage à Paris, mademoiselle Duler, première maîtresse de l'École des Sourdes-Muettes de Paris et personne de grand savoir-faire, fut convaincue de venir s'occuper des deux premières sourdes-muettes. Elle forma des maîtresses auxiliaires, les élèves affluèrent, puis le père GD lui demanda de former un instituteur pour garçons, M. Humphry.

Il confiera ensuite cette œuvre aux filles de la Sagesse, qui furent formées par mademoiselle Duler. Elles établirent leur congrégation générale à Auray en 1812. Viendront ensuite deux frères du Saint-Esprit de saint Laurent-sur-Sèvre en mai 1816, pour les garçons. Les garçons et les filles seront séparés en 1843, lorsque les frères de saint Gabriel prendront la direction de l'établissement de la Persagotière à Nantes⁵⁶ en 1843. Les filles resteront à Auray avec les filles de la Sagesse.

Cette œuvre sera promise à un bel avenir, elle existe toujours aujourd'hui, dans les bâtiments précités plus haut.

Elle était, en tout cas, au centre des attentions du père GD. Il y retira une affection débordante des jeunes infirmes, laissés initialement dans le plus triste abandon. Son énergie pour fonder par la suite d'autres endroits pour les accueillir fut sans bornes. Nous le verrons dans la troisième partie.

3) Le monument aux morts de Quiberon :

A une courte distance de la Chartreuse d'Auray, près de la route qui nous emmène au sanctuaire actuel, dans un champ désert, reposaient neuf cents victimes de Quiberon, tombées vingt ans

⁵⁵ *Gabriel Deshayes, le Vincent de paul de la Bretagne*, 11.

⁵⁶ L'Institut La Persagotière est une école d'enseignement spécialisée pour jeunes sourds et malentendants située à Nantes, en France, installée depuis le milieu du XIX^e siècle dans le château de la Persagotière. Renommé Institut Public *Ocens* depuis 2020 à la suite de la fusion avec l'Institut Les Hauts-Thébaudières de Vertou, il accueille aussi désormais un public de jeunes déficients visuels et d'enfants atteints de trouble du spectre de l'autisme, de troubles du langage et d'autres troubles du comportement.

auparavant. Il s'agissait de chouans faits prisonniers par les bleus de Hoche, après le débarquement malheureux de Quiberon⁵⁷.

N'ayant pas bénéficiés de sépultures dignes de ce nom⁵⁸, le père GD commença tout d'abord par les transférer dans les caveaux de l'Eglise de la Chartreuse. Sept cercueils furent nécessaires pour recueillir les ossements. Plusieurs anciens chouans étaient présents à cette vibrante cérémonie, ainsi que les parents des défunts et nombre d'habitants des alentours.

Mais le duc d'Angoulême, en visite à la Chartreuse en juillet 1814, exprima le désir de construire un mausolée en leur honneur. Après l'autorisation de Louis XVIII, on décida de bâtir une chapelle sépulcrale à la Chartreuse et une chapelle expiatoire sur le champ où eu lieu le massacre, appelé plus tard « champ des martyrs ». Ces deux monuments furent inaugurés en 1829, en l'absence malheureusement du père GD.

C) La poursuite de l'œuvre du père de Montfort :

1) L'appel du père Duchesne :

Le père Duchesne, supérieur général de la compagnie de Marie et des filles de la Sagesse, sises à saint Laurent sur Sèvre, en Vendée, envoya une lettre au père GD en 1820.

S'étant rendu là-bas, le père GD se vit demander de devenir assistant général du père Duchesne dans le gouvernement des congrégations, ce qu'il accepta, après avoir consulté monseigneur de Bruc, Evêque de Vannes⁵⁹.

Mais fin décembre 1820, le père Duchesne décéda, et la supérieure générale de la Sagesse, mère saint Calixte, supplia le père GD de venir à saint Laurent, après avoir consulté l'Evêque de La Rochelle, monseigneur Paillou.

La tâche était difficile. Il s'agissait de relancer la congrégation masculine du père de Montfort, et de lui redonner un élan missionnaire. Quant aux filles de la Sagesse, c'était une congrégation étendue dans toute la France. Pas de doute, il s'agissait pour GD de quitter ses charges actuelles afin de se consacrer à plein temps à ces nouvelles missions.

⁵⁷ En juin-juillet 1795 eut lieu un débarquement à Carnac de plusieurs milliers d'émigrés, grâce à l'aide de la marine britannique. Se mêlant peu aux chouans venus les accueillir, sous la direction de Georges Cadoudal, puis se repliant malheureusement dans la presqu'île de Quiberon dans l'espoir d'accueillir un nouveau convoi venant d'Angleterre, ils furent encerclés puis défaits par les troupes du général Hoche. Cent cinquante prisonniers, dont mgr de Hercé, Evêque de Dol, et mr de Sombreuil, furent fusillés sur le lieu-dit de la Garenne, à Vannes. Plus de neuf cents à un kilomètre de la Chartreuse.

⁵⁸ Les fossoyeurs avaient fui le lieu du supplice et, jusqu'en 1814, des os blanchis émergeaient des fosses mal comblées : Laveau et Collin, 78.

⁵⁹ Fils de Louis-François de Bruc, comte de Montplaisir, seigneur du Breuil, capitaine de la cornette blanche, et de Marthe Le Boucher, il suit à partir de 1770 ses études en théologie au séminaire Saint-Sulpice à Paris puis à Nantes, obtenant son doctorat en théologie.

Ordonné prêtre en 1776, il devient vicaire général de l'évêché de Nantes et vice-official de la collégiale Saint-Aubin de Guérande.

Sous la Révolution, refusant de prêter serment à la Constitution civile du clergé, il émigre au Portugal. Rentré sous le Consulat, il est nommé curé de Guérande en 1802.

Élu vicaire capitulaire du diocèse de Nantes en 1815, il est nommé évêque de Vannes en 1817. Il le reste jusqu'à sa mort en 1826.

Monseigneur de Bruc lui dit alors : « si je considère les intérêts de mon diocèse, je dois vous dire : Restez ! Mais si j'envisage le bien général de la religion, je dois vous dire : Partez !⁶⁰ ».

Les deux instituts accueillirent avec une grande joie le père GD et l'élièrent derechef comme leur nouveau supérieur général le 17 janvier 1821.

Les compagnons de Marie étaient sept à ce moment-là. Cette congrégation avait beaucoup essaimé dans l'Ouest de la France après la mort du père de Montfort en 1716, prêchant, confessant et lançant des missions. Mais la Révolution française ainsi que le premier Empire avait eu raison de leur vitalité.

Ils étaient accompagnés par quatre frères coadjuteurs, humbles travailleurs, qui tenaient les petites écoles de saint Laurent. Ce petit groupe, les frères du Saint Esprit, existaient déjà du temps du père de Montfort, qui en d'ailleurs établit deux à la Rochelle pour diriger les écoles de garçons de la ville, en 1715.

Il s'agit donc d'une troisième branche religieuse du père de Montfort, les frères enseignants, même si la filiation des frères avec le père de Montfort fut contestée par la suite⁶¹.

Quant aux filles de la Sagesse, fondée par le père de Monfort et Marie-Louise Trichet, morte en 1759, elles furent particulièrement éprouvées pendant la tourmente révolutionnaire, et gagnèrent l'estime de Napoléon qui favorisera leur relèvement. Elles étaient 559 en 1810.

Mgr Paillou nomma le père GD vicaire général, pour l'encourager dans sa mission. Ce dernier, après avoir fait un bref voyage d'adieux à Auray, revint définitivement à Saint Laurent sur Sèvre, en évitant soigneusement la haie d'honneur que lui avait préparé les sœurs, missionnaires et frères à son arrivée. Au grand étonnement de tous, le père GD arriva à pied avec quelques missionnaires.

Une nouvelle vie commence. A cinquante-trois ans, le père GD va devoir déployer de nouveau toute son énergie, à une époque de renouveau spirituel général.

2) Les filles de la Sagesse :

Après avoir visité les maisons des filles de la Sagesse en Bretagne dès 1821, le père GD se rendit en Normandie visiter les Evêques de la région et les maisons de la congrégation, puis à Paris où il rencontra le nouvel Evêque de Luçon⁶², mgr Soyer, qui était, de fait, son nouveau supérieur. Même si l'entretien fut assez froid, ce dernier lui assura de son appui et sa protection, tout comme un bon nombre de personnages influents parisiens.

Le père GD rentra à saint Laurent après avoir visité nombre de maisons de la congrégation.

Puis il se mit à l'œuvre.

⁶⁰ Laveille et Collin, 194.

⁶¹ Une polémique éclata plus tard sur le frère Elie, qui était le principal représentant des frères du Saint Esprit lorsque le père GD arriva en 1821, compte tenu du fait qu'il avait été carme avant d'arriver à saint Laurent et qu'il n'avait jamais professé des vœux dans ladite congrégation.

⁶² Le Concordat de 1817 ayant rétabli Luçon comme Evêché, alors que le siège avait été supprimé en 1801

Il partit en tournée dans le Midi, dans une méchante calèche, qui l'accompagnera pendant vingt ans, assisté d'un secrétaire, un jeune homme nommé Gérard. Son voyage, mouvementé⁶³, le mena jusqu'à Toulon, où les sœurs n'avaient pas vu de supérieur depuis dix ans.

Dans toutes les maisons où il passait, le père GD se chargeait de rappeler à l'ordre ses filles sur le respect des règles bien sûr, faisait une visite en bonne et due forme, mais il insistait surtout sur la charité fraternelle qui devait les animer entre elles.

Ravies de sa visite, les sœurs de Toulon essayeront par tous les moyens de faire son portrait, ce qu'il refusera catégoriquement. Elles utiliseront alors la ruse pour qu'un portraitiste saisisse ses traits à son insu⁶⁴, ce qu'il n'appréciera guère.

De retour à Saint Laurent, il devra régler un différend avec monseigneur Soyer qui accusera les filles de la Sagesse de se croire « soustraites à l'autorité de l'ordinaire⁶⁵ ». En effet, les congrégations Montfortaines étaient d'obédience diocésaine. Il prétendait révoquer à sa guise le supérieur des missionnaires, lui-même supérieur des filles de la Sagesse de facto et de jure⁶⁶, ce qui, selon le père GD, contredisait les constitutions approuvées par les anciens Evêques.

Par l'entremise de monseigneur d'Aviau, archevêque de Bordeaux, et voyant la bonne foi du père GD, le conflit finit par s'éteindre, mais le père GD transféra le siège du gouvernement des filles de la Sagesse à Auray. Plus tard, les deux hommes grandirent en estime réciproquement.

Ces longs et fatigants voyages lui permettaient d'accomplir nombre d'actes de charité, à tel point que sa calèche finit par devenir connue dans beaucoup de régions de France. Il rencontra également des personnages politiques et ecclésiastiques de rang élevé⁶⁷.

Plein de sollicitude pour les filles de la Sagesse, il fit agrandir leurs locaux à saint Laurent, puis fit l'acquisition d'un hôtel particulier à Paris pour elles, dans des conditions rocambolesques⁶⁸.

Il s'attacha également à encourager les vocations de jeunes filles qui se présentaient à lui, dans le but de renforcer les maisons existantes, au prix de mille difficultés. L'administration civile du roi Louis-Philippe, à partir de 1830, causa ainsi bien des désagréments, pour de sombres raisons politiques, notamment lors des déplacements du supérieur et des sœurs.

Le père GD était avant tout attentif au bien-être de ses filles. Il souhaitait sauvegarder leurs maisons afin de protéger leur mission et les innombrables services qu'elles rendaient.

En ce qui concerne le fonctionnement régulier de l'institut, il étoffa le noviciat, encouragea la tenue du chapitre général et institua une retraite prêchée par ses soins à chaque visite de maison.

Il entretenait une vaste correspondance avec ses filles, leur adressait régulièrement des circulaires pleines de conseils pratiques, et les encourageait évidemment au respect pointilleux de leurs trois vœux : obéissance, pauvreté, chasteté.

⁶³ Exemple d'anecdote pittoresque : l'accueil de GD avec un fusil de chasse par les sœurs à Cognac.

⁶⁵ Laveille et Collin, 230

⁶⁶ Selon la volonté de Marie-Louise Trichet, la fondatrice.

⁶⁷ Le père GD n'hésitera pas, par exemple, à deux reprises à « remonter les bretelles » d'un ministre, lui reprochant son inactivité, los de deux rencontres fortuites.

⁶⁸ Il parviendra à convaincre, en une conversation, le propriétaire de lui vendre son hôtel à moitié prix, ce qui scandalisera le notaire...

De toutes ces entreprises, le père GD sut, ainsi, non seulement conforter le vaste institut dont il avait la charge, le pérenniser, mais aussi l'accroître de manière conséquente.

Quelques chiffres éloquentes : en vingt ans, sous son gouvernement, l'institut passa de 96 à 128 maisons, et de 778 religieuses à 1668.

3) Les missionnaires et les frères de la compagnie de Marie :

Comme nous l'avons indiqué dans une précédente partie, le père GD ne trouve que sept pères dans la congrégation de Marie lorsqu'il arrive à Saint Laurent ainsi que quatre frères, dont un instituteur. Dix frères et novices vont vite arriver d'Auray, mais les débuts restent très humbles.

A l'occasion d'une retraite annuelle prêchée aux prêtres des environs, le père GD passe un « deal » avec eux. Il leur demande de lui envoyer des jeunes vocations pour étoffer les pères missionnaires et les frères, et il s'engage à leur renvoyer des frères instituteurs formés.

Beaucoup de postulants arrivent donc à Saint Laurent et fournissent des recrues, notamment pour les frères qui ne sont pas instituteurs et accomplissent des tâches manuelles.

A la Toussaint 1822, le premier frère instituteur est envoyé à Beaupréau. Pour les pères missionnaires, un collègue ecclésiastique est créé dans la maison Supiot⁶⁹, à côté de l'Eglise, mais au bout de dix ans, malgré une affluence d'élèves, le père GD dut le fermer⁷⁰.

A partir de 1822, le père GD relance les missions dans les campagnes de l'Ouest. Une cinquantaine seront lancées jusqu'à sa mort, avec une interruption de 1830 à 1836, à cause des restrictions administratives du régime de Louis-Philippe, qui suspectait les missionnaires français d'être des soutiens légitimistes.

Prêchant une dizaine de missions au début, le père GD remporte un vif succès partout où il passe, aidé par ses qualités d'orateur et de meneur d'hommes. Il organise de grandes processions qui ont l'avantage d'impressionner et de toucher nombre de paysans qui, à l'époque, n'avait pas les distractions innombrables dont nous disposons aujourd'hui. Pour les autres missions, pressé par le temps, il se contentera de les bénir à leur départ. Mais l'effet de ces missions sera très bénéfique, notamment en Vendée. On peut dire que le renouveau spirituel en ce début de XIX^{ème} siècle dans le peuple français est en grande partie due aux travaux des missionnaires, notamment dans la fréquentation du sacrement de confession⁷¹.

Mais, pour compléter ce travail initial de la grâce, il fallait offrir une étape supplémentaire dans l'édification du peuple chrétien : les retraites pour laïcs, hommes et femmes. Leur succès à Saint Laurent fut énorme. C'est pour cela que, les bâtiments utilisés étant trop exigus, le père GD fit l'acquisition du champ de la Haute-Grange, à un kilomètre du centre bourg, sur lequel il entreprit, en 1828, avec l'aide des frères manuels, de bâtir une grande maison, avec une chapelle, au milieu d'une belle enceinte. Les travaux furent étalés dans le temps, mais la maison put accueillir assez vite des retraitant(e)s.

Reprenant le projet de Saint Louis Marie Grignon de Montfort, le père GD voudra instituer des vœux pour les pères. Ce projet, bénéfique à tous égards pour l'édification de la congrégation de

⁶⁹ Du nom de l'ancien supérieur général qui l'avait acheté.

⁷⁰ On ne connaît pas bien les raisons de cette fermeture.

⁷¹ Laveille et Collin, 267

Marie, rencontrera des oppositions internes, mais sera soutenu par l'Evêque de Luçon, monseigneur Soyer⁷².

En 1835, le père prononce, avec quelques membres des vœux privés, puis deux ans plus tard, douze pères prononcent publiquement leurs vœux de pauvreté et d'obéissance. Mais il faudra attendre 1856 pour que le Saint-Siège officialise les vœux publics, annuels ou perpétuels.

Une règle fut approuvée par monseigneur Soyer en 1834.

Ainsi le père GD travaillait à la pérennité et la stabilité de l'institut, et de nouvelles recrues renforcèrent le groupe de missionnaires. Ils étaient dix-huit à la mort du père GD.

4) Les frères de saint Gabriel.

Frères du saint Esprit, frères de saint Gabriel. Frères instituteurs, frères manuels.

Tout cela est un peu confus et mérite une clarification. Mais il faut savoir d'emblée que l'histoire de leurs origines n'est pas encore tout à fait élucidée, malgré des travaux d'historiens.

a) Historique de la famille Montfortaine jusqu'à l'arrivée du père GD :

Les frères de saint Gabriel tirent leurs origines de saint Louis-Marie Grignon de Montfort, mais également du père GD. Leur nom même de saint Gabriel date de 1835.

Si le père de Montfort avait écrit les *Règles des prêtres missionnaires de la Compagnie de Marie* en 1713, c'est un peu plus flou pour ses frères laïques qui se sont adjoints à lui dès le début. En effet, des frères, le père de Montfort en a eu avec lui comme collaborateurs pendant ses missions dès 1705⁷³. Certains d'entre eux vont même prononcer des vœux en 1715, mais il semble qu'ils furent privés⁷⁴.

Le père de Montfort revendiquera, avant la fin de sa vie, la paternité des missionnaires et des frères, mais en donnant le nom « communauté du Saint Esprit » aux frères, notamment dans son testament⁷⁵. Seulement la définition de leurs missions restait assez floue, puisque celle d'organiser des écoles avec les frères pour instituteurs ne concernait, à la mort du fondateur, que celles de La Rochelle.

De plus, les pères et les frères vont évoluer dans le temps ensemble, surtout à partir de 1722, date à laquelle les Montfortains s'installent à saint Laurent⁷⁶, plutôt que dans deux instituts séparés. Ce qu'il y a de curieux, c'est que la communauté Montfortaine se fera appeler, ensuite, soit compagnie de Marie soit communauté du saint Esprit⁷⁷. Il se répartiront les trois tâches

⁷² Projet de règle de Saint Louis Marie Grignon de Montfort : « Pour être engagés pour toujours dans la Compagnie, ils (les pères) font des vœux simples de pauvreté et d'obéissance pour un an, entre les mains du supérieur, lesquels ils renouvellent tous les ans s'ils se trouvent et si on les juge bien appelés ; et au bout de cinq années ils font les deux vœux de pauvreté et d'obéissance pour toujours », Jean Chéory, *Gabriel Deshayes, un prêtre engagé*, 93.

⁷³ Louis Bauvineau, *histoire des frères de saint Gabriel*, fratelli di san Gabriele, Roma, 1994, 13.

⁷⁴ Louis Bauvineau, 13.

⁷⁵ Louis Bauvineau, 14.

⁷⁶ 1723 pour les sœurs de la Sagesse, dans la maison du Chêne-Vert, les hommes dans la Maison-Longue. Marie-Louise Trichet, la fondatrice des sœurs, était arrivée en 1720.

⁷⁷ Le père de Montfort avait demandé à la congrégation parisienne du saint Esprit fondée par Claude Poullart des Places, en 1703, de lui envoyer des prêtres pour former ses futurs missionnaires, qui ne vinrent finalement jamais.

« traditionnelles » de la maison Montfortaine : prédications de missions, enseignement et tâches matérielles⁷⁸.

Pendant la Révolution, la communauté ne sera pas épargnée par la tourmente, particulièrement au moment des colonnes infernales. Le père Supiot, supérieur général (1792-1810), maintiendra comme il pourra la vie à saint Laurent, surtout à partir de 1795, tout comme le père Duchesne (1810-1820)

Comme nous l'avons vu précédemment, lorsque le père GD arrive en 1821, subsistent quatre frères, dont un instituteur, et sept pères.

Le père amène dans ses bagages quelques frères venus d'Auray, qui vont renforcer la communauté des « frères de l'instruction chrétienne du Saint Esprit », selon le nom légal que demande le père GD pour obtenir l'autorisation royale. Celle-ci sera accordée en 1823.

Nous voyons ainsi que deux instituts différents commencent véritablement à grandir⁷⁹, même s'ils conservent le même lieu d'habitation. En 1824, 42 frères prononcent leurs vœux pour un an.

Lors d'un voyage à Rome en 1825, il obtient du pape Léon XII un « bref laudatif » pour ses congrégations⁸⁰ et un encouragement du souverain pontife « ce sont les missions et le soin des enfants qui sauveront la France⁸¹ », ainsi qu'une autorisation de lancement, au niveau diocésain, du procès de béatification du père de Montfort⁸².

A partir de 1825, frères Augustin et Syméon sont nommés par le père GD, directeur et sous-directeur de l'œuvre. En 1830, le père GD fait paraître les *Règles de conduite à l'usage des Frères de l'instruction chrétienne du Saint-Esprit*, qui ont le mérite de clarifier les missions des frères : travaux manuels, soin des malades, instruction des sourds-muets, service des missionnaires et, bien sûr, instruction des enfants dans les écoles⁸³. Mais une des clauses qui prévoit que le supérieur des missionnaires sera également celui des frères trouble le père Augustin. En réalité cette règle de 1830 sera changée par le père GD et les directeurs tout au long de la décennie qui va suivre, tout en restant secrète.

À la suite de la révolution de 1830, nous avons vu que la nouvelle monarchie, libérale, causa un grand tracas aux œuvres montfortaines. En 1832 eut lieu une tentative de soulèvement légitimiste fomentée par la duchesse de Berry⁸⁴. Une visite de commissaires de gouvernement en 1833 sema la panique à saint Laurent....

⁷⁸ Une trentaine de frères tout au long du XVIIIème siècle.

⁷⁹ Il y a déjà une cinquantaine de frères présents en 1823 à saint Laurent, pour douze missionnaires.

⁸⁰ Acte administratif émanant du Saint Siège.

⁸¹ Louis Bauvineau, 27.

⁸² Vénérable en 1830, Béatifié par Léon XIII, en 1888, il est canonisé par Pie XII, en 1947. Liturgiquement, il est commémoré le 28 avril.

⁸³ Louis Bauvineau, 29.

⁸⁴ Marie Caroline Ferdinande Louise de Bourbon, princesse des Deux-Siciles, née le 5 novembre 1798 à Caserte et morte le 16 avril 1870 à Brunnsee, plus connue sous son titre de duchesse de Berry, est l'épouse de Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, second fils du roi de France Charles X, assassiné en 1820, et la mère du comte de Chambord Henri d'Artois, prétendant légitimiste au trône de France sous le nom de « Henri V ». Au nom de son fils, elle tenta en vain de prendre le pouvoir en France en 1832 en qualité de « régente ». Elle est à l'origine des dernières insurrections vendéennes et chouannes qui secouent le nord-ouest de la France en mai et juin 1832

b) De la congrégation du « Saint Esprit » à « Saint Gabriel ».

En 1835, nous avons vu que des frères émigrèrent à la maison Supiot, qui sera appelée maison « Saint Gabriel », en référence au père. 33 s'y installent, 57 restent à la maison du « Saint Esprit », et 42 sont dans des établissements scolaires.

Ainsi, des frères resteront dans la compagnie de Marie⁸⁵, d'autres, peut-être sans le savoir encore, fondent une nouvelle branche de l'institut unique Montfortain.

Cela n'engendre aucune rupture entre les pères, les sœurs, les frères de la maison du Saint Esprit, et ceux de la maison Saint Gabriel, sûrement parce-que le père GD assurait encore l'unité de gouvernement.

A la mort du père, c'est l'heure du bilan : Les frères dits de saint Gabriel sont 99, 27 sont à la maison Supiot et 71 dans les écoles et il y a 36 novices. A la maison du saint Esprit, il y a 42 frères et 8 novices.

Avant sa disparition, le père GD dit ceci : « Comme à mes yeux les Congrégations me sont d'un égal intérêt, je les prie d'être bien unies ensemble et de se soutenir mutuellement⁸⁶ ». Peut-être sentait-il la nécessité de rappeler que l'unité des communautés religieuses est un travail exigeant, à remettre sans arrêt à l'ouvrage. Mais n'est-ce pas une exigence commune à toutes les communautés religieuses ?

IV) Développement et pérennité de ses œuvres

1) L'œuvre des sourds muets :

Le père GD aura le mérite de fonder, ou de participer à la fondation de plusieurs écoles pour garçons ou filles sourd(e)s et muet(te)s. Il demandera d'ailleurs aux sœurs de la Sagesse et aux frères de saint Gabriel de se lancer, là ou il faudra, dans leur enseignement.

Après sa première fondation à Auray à la grande Chartreuse en 1810, confiée aux sœurs de la Sagesse dont il n'était pas encore supérieur en 1812⁸⁷, le père GD accepte les garçons après les filles, et confie parfois leur surveillance aux novices qu'il forme au presbytère, puis à des frères de saint Laurent. Lors de son voyage à Rome, le pape lui recommande de séparer les filles et les garçons⁸⁸.

Il fonde ensuite une école pour filles en 1833 à Pont-Achard Larnay, à coté de Poitiers, confiée aux filles de la Sagesse, et une autre à Orléans, en 1835. En 1839, un établissement pour garçons ouvre dans cette même ville, confié au père Laveau, monfortain, et futur biographe du père GD. Les deux pères seront partie prenante pour une double fondation d'écoles à Lille à partir de 1840.

Puis est fondée une école pour garçons en 1837, à Rouillé, mais qui, trop petite, se transférera à Loudun en 1838, alors que le père GD avait déjà tenté neuf ans plus tôt d'y implanter une école.

⁸⁵ Les pères sont aujourd'hui plus nombreux, mais il y a toujours des frères dans la compagnie de Marie.

⁸⁶Louis Bauvineau, 33.

⁸⁷ Il y a une plaque dans la grande Chartreuse qui relate ce fait.

⁸⁸ Lettre du 21 mars 1825 : Jean Chéory, 1767-1841, *Gabriel Deshayes et l'enseignement des sourds*, Edition L'harmattan, 2010, Paris, 40.

Enfin le père GD soutiendra une double fondation à Soissons, avec l'abbé Jean-Frédéric Dupont, en 1840, mais qui se passera mal par la suite, à cause d'une mésentente entre les sœurs envoyées par le père et l'abbé Dupont. L'œuvre perdurera toutefois jusqu'en 1880.

D'autres projets mûrissaient dans l'esprit du père GD ou ont été avorté après des demandes, notamment venant de monseigneur Flaget, des USA, sans que cela n'aboutisse.

2) Les sœurs de saint Gildas :

En 1825, le père Deshayes prit possession d'un ancien prieuré bénédictin à Pontchâteau, dans lequel il installa le noviciat des sœurs. Après la mort de Michelle Guillaume, la fondatrice, en 1826, l'institut se transporta, comme nous l'avons vu, dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint Gildas des bois, en 1828.

A cette époque, le jeune institut comptait déjà 72 religieuses et 14 établissements, ainsi que 33 novices.

Le père Deshayes, très occupé à saint Laurent sur Sèvre, visitait tout de même les sœurs de saint Gildas chaque année. Il était très réputé, et l'est encore, pour son exigence vis-à-vis du respect du vœu de pauvreté⁸⁹. Il voulait que ses sœurs soient les enfants de la Providence⁹⁰. Il faisait preuve également d'une bonté sans bornes et d'une grande compassion pour elles.

En 1833, sur conseil de l'Evêque de Nantes monseigneur de Guérines, le père Deshayes céda, en partie, le gouvernement de l'institut à monsieur Angebault⁹¹, prêtre d'une haute piété et d'un remarquable esprit pratique⁹². Il établit un *Directoire*, qui donna un cadre précis et solide pour l'observation d'une règle par les sœurs. Une règle définitive sera adoptée le 8 décembre 1841, grâce aux travaux de sœur Marie-Thérèse et de monseigneur Angebault.

Une autorisation royale fut donnée aux sœurs pour leur congrégation en 1836.

Lorsque monseigneur Angebault devint Evêque d'Angers le 10 août 1842, l'institut comptait 41 écoles, au lieu de 15 à l'origine.

Le gouvernement commun entre ces deux prêtres eut donc un effet plus que bénéfique pour le développement du jeune institut.

Aujourd'hui, Les religieuses se consacrent à l'éducation des jeunes et au soin des personnes âgées et malades. Elles sont présentes en :

- Europe : France, Irlande, Angleterre.
- Afrique : Burkina Faso, Ghana.
- Amérique : Mexique.

La maison-mère est à Saint-Gildas-des-Bois. Actuellement, la congrégation compte 279 membres.

⁸⁹ Laveille et Collin, 462.

⁹⁰« *Ayons pleine confiance en la Providence. C'est cette confiance qui doit nous soutenir dans les difficultés qui ne manqueront pas de se présenter* »

Père Deshayes, 2 juillet 1826, *Lettre circulaire à la mort de la Mère Michelle (fondatrice)*

⁹¹ Guillaume Angebault, né le 17 juin 1790 à Rennes (Bretagne) et mort le 2 octobre 1869 à Angers, est un prélat français, évêque d'Angers.

⁹² Laveille et Collin, 465.

3) Les frères de Ploërmel :

Cette congrégation, est l'une des premières qui a reçu en France la reconnaissance légale au XIX^e siècle.

L'ordonnance royale d'autorisation du 1^{er} mai 1822 lui accorde le droit d'exercer dans les cinq départements de l'ancienne Bretagne. La maison-mère de la congrégation est installée à Ploërmel deux ans plus tard, en 1824, dans l'ancienne maison des ursulines rachetée par GD.

En 1840, la maison mère de Ploërmel comptait 130 frères y compris les novices et donnait l'instruction professionnelle en même temps que l'enseignement primaire à de jeunes orphelins ou enfants abandonnés, répartis dans des ateliers de serrurerie, de charronnage, de menuiserie, de charbonnerie, etc.

Les Frères de Ploërmel comptaient à cette époque, en Bretagne, près de 200 écoles et un certain nombre d'établissements à la Martinique et à la Guadeloupe, où ils instruisaient les esclaves affranchis².

Aujourd'hui, des projets continuent d'animer cette maison, reliée aux 700 religieux, présents dans 27 pays sur les cinq continents. C'est encore 200 écoles et centres éducatifs ; 12 000 enseignants éducateurs et personnels ; 125 000 enfants, jeunes, étudiants et adultes accueillis dans le réseau éducatif international La Mennais⁹³.

4) Les sœurs de la Sagesse

L'institut est approuvé par le pape Pie IX le 15 novembre 1853 et ses constitutions sont finalement approuvées par le Saint-Siège le 10 novembre 1904.

Sur la base de ces constitutions, le gouvernement de la congrégation est confié au supérieur général des montfortains et, avec la mère générale des Filles de la Sagesse, a pour tâche d'organiser les chapitres et de promulguer les décrets des sœurs.

Les Filles de la Sagesse se consacrent à l'enseignement et à l'assistance des malades, en particulier des pauvres.

Elles sont présentes en :

- Europe : Belgique, Angleterre, France, Italie.
- Amérique : Argentine, Canada, Colombie, Équateur, États-Unis, Haïti, Pérou.
- Afrique : République démocratique du Congo, Madagascar, Malawi.
- Asie : Inde, Indonésie, Philippines, Papouasie-Nouvelle-Guinée.

La maison généralice est à Rome.

En 2017, la congrégation comptait 1 350 sœurs dans 191 maisons

⁹³ Dominique Le lay, *À Ploërmel, pour son bicentenaire, la maison-mère des frères La Mennais dévoile des secrets*, article Ouest France, 13/09/2024.

5) Les frères de saint Gabriel ⁹⁴:

La division des frères en deux groupes opérés par Gabriel Deshayes préparait un autre changement plus important : l'autonomie des frères enseignants par rapport à la Compagnie de Marie. En septembre 1842, quelques mois après la mort du P. Deshayes, leur supérieur général n'est plus un père mais un frère : le frère Augustin. Les trois premiers supérieurs ont marqué la vie du jeune institut :

Le F. Augustin (1842-1852), un Breton du Morbihan, esprit pratique et administrateur avisé, établit la congrégation sur des bases solides. Il lui donne son autonomie, lui construit une maison mère, fait imprimer sa règle et son premier manuel de piété, la fait reconnaître légalement en France par un décret de Napoléon III, sous son nouveau nom de Saint-Gabriel.

Le F. Eugène-Marie (1862-1883), né en Provence, loin du petit groupe originel, apporte à l'institut un nouveau souffle. Il cherche à implanter et à financer des noviciats aux quatre coins de la France. D'une culture biblique prodigieuse, il rédige une nouvelle règle moins juridique où la place faite à la pédagogie est considérable. Sa priorité est de donner aux frères une solide formation religieuse et profane, sans jamais séparer « la science et la vertu ». Il meurt subitement, à 59 ans, après avoir été, malgré sa mauvaise santé, élu cinq fois de suite : autre fait unique dans l'histoire de l'institut.

Le F. Siméon (1852-1862), un Angevin de Beaupréau, avait été maître des novices et assistant général, avant son mandat de supérieur général. Il sera ensuite (fait unique dans l'institut) de nouveau assistant général et directeur des jeunes profès : c'est donc pendant cinquante ans qu'il exerce une influence décisive sur l'institut.

Les Frères de l'instruction chrétienne de Saint-Gabriel se dédient à l'éducation des jeunes à l'éducation dont des écoles pour sourds et aveugles et l'apostolat missionnaire :

- Europe : 6 pays
- Amérique : 5 pays
- Afrique : 11 pays
- Asie : 5 pays
- Océanie : 3 pays

Fin 2005, la congrégation comptait deux cent cinquante-neuf maisons et 1 261 religieux ; vingt-six d'entre eux sont prêtres.

6) Les missionnaires montfortains :

Le généralat du prêtre Denis (1855-1877) voit la création du premier noviciat, car auparavant les missionnaires étaient recrutés dans le clergé séculier. Lors des expulsions des congrégations en 1880, les novices français se réfugient aux Pays-Bas où les Montfortains ouvrent un noviciat et un scolasticat⁴.

Les Montfortains arrivent au Canada en 1883 à la demande de l'abbé Benjamin-Victor Rousselot, curé de l'église Notre-Dame de Montréal, pour gérer un orphelinat agricole situé dans le diocèse d'Ottawa.

Leur sanctuaire, la basilique Saint-Louis-Marie-Grignion-de-Montfort, est construit de 1889 à 1892 (la nef sera terminée en 1949) à Saint-Laurent-sur-Sèvre.

⁹⁴ Selon le site des frères de saint Gabriel

Les montfortains se consacrent principalement à l'apostolat missionnaire. Ils sont présents en :

- Europe : 11 pays.
- Amérique : 11 pays.
- Afrique : 6 pays.
- Asie : 3 pays.
- Océanie : 1 pays.

La maison-mère est à Rome. En 2012, l'institut comptait 903 membres dont 660 prêtres dans 156 maisons. Son supérieur général en résidence à Rome est le R.P. Luis Augusto Stefani S.M.M., de nationalité brésilienne.

7) Evolution du site de la Chartreuse, l'association Gabriel Deshayes⁹⁵ :

Selon le vœu de l'abbé Gabriel Deshayes, mort en 1841, les filles de la Sagesse entreprennent l'instruction des aveugles conjointement à celles des sourdes à partir d'octobre 1896.

Les deux formes de handicap étant très différente, il apparut souhaitable de séparer les deux œuvres. L'augmentation du nombre d'élèves, la vétusté, l'exiguïté des locaux ainsi que l'évolution des exigences ont soutenu cette séparation.

Les jeunes aveugles sont restés à la Chartreuse tandis que l'éducation des jeunes sourds, filles et garçons s'est effectuée sur un autre lieu.

C'est en 1962, qu'un projet de création d'une école pour jeunes sourds prend dès lors naissance et prévoit la construction de plusieurs bâtiments implantés sur un terrain de la Congrégation des Filles de la Sagesse, de six hectares, situé à proximité de l'ancien monastère des Chartreux. Les travaux débutent le 15 mars 1965. La pose de la première pierre se déroule le 29 septembre 1966. Les travaux s'achèvent en 1968.

Suite à l'incendie de La Chartreuse dans la nuit du 13 au 14 septembre 1968, ces nouveaux locaux ont été occupés plus tôt que prévu le 25 septembre. Dès lors, une centaine d'élèves étudient dans ce nouvel établissement.

Ils prirent le nom de « Centre Gabriel Deshayes » (centre de rééducation de l'ouïe et de la parole) et furent inaugurés le 26 septembre 1970.

En septembre 1975, les personnes non voyantes quittent à leur tour la Chartreuse pour intégrer en 1976 l'Institut pour aveugles de la Pensagotière à Nantes, qui deviendra l'Institut Mixte des Hauts-Thébaudières à Vertou en Loire-Atlantique, aujourd'hui Institut Public Océans.

Ne demeurent dès lors sur le site de la Chartreuse, avec les religieuses, qu'une trentaine d'adultes sourdes et aveugles qui, en raison de leurs problématiques familiales, sociales ou de leurs lourds handicaps..., restent accueillis dans l'établissement après leur scolarité contribuant selon leurs disponibilités à divers services généraux ou travaux d'atelier.

Afin de bénéficier d'une vie plus adaptée à leurs besoins et à l'évolution sociétale, la congrégation par la voix de la Directrice de l'époque, Sœur Berthe, projette la construction d'un foyer auquel serait adossé un Centre d'Aide par le Travail (CAT) en 1980.

⁹⁵ Selon le site de l'association Gabriel Deshayes

Ce projet se concrétise en juin 1983. Il permet l'accueil d'adultes déficients visuels, hébergés jusqu'alors à la Chartreuse. Cette année est également marquée par la première direction laïque sur le centre spécialisé.

C'est le 5 décembre 1991 que la congrégation des sœurs de la Sagesse décide de transmettre la gestion des trois établissements : Le Centre Gabriel Deshayes, le Foyer et le CAT à une Association à but non lucratif. L'Association Gabriel Deshayes, créée le 23 décembre 1991, reprend l'œuvre initiée en 1808 par le curé d'Auray, Gabriel Deshayes, et développée depuis 1812 par la Congrégation des Filles de la Sagesse.

Conclusion :

Les dernières années de sa vie, le père Gabriel Deshayes avait gardé une bonne santé et un équilibre personnel remarquable.

Toutes les congrégations fondées ou développées par lui étaient en plein développement et, lorsqu'il passait les visiter, ils ou elles lui témoignaient toujours un grand respect.

Seules les prémices d'une séparation des futurs frères de saint Gabriel d'un gouvernement commun montfortain, qu'il présentait, lui faisait poser quelques questions sur l'avenir.

Cette question de la filiation et des origines précises de la congrégation de saint Gabriel virera, après la mort du père Deshayes, à la polémique. Il ne nous appartient pas de nous y pencher dessus.

Quoiqu'il en soit, le père Deshayes s'attachera, à la fin de sa vie, à la cause de la béatification du père de Montfort.

Fin 1841, il fit un dernier voyage en Bretagne pour visiter les sœurs de la Sagesse. Il en profita pour passer à Auray et à la Chartreuse, où il passa quelques jours auprès de ses sourds muets. Il souffrit d'une première congestion cérébrale puis rentra à Saint Laurent.

Installé dans une chambre des missionnaires, il finit par s'éteindre progressivement, et rédigea son testament le 5 décembre⁹⁶, dans lequel il rendait hommage au père de Montfort.

Puis il assista à une fête avec les 300 religieuses de la maison mère et leur déclara : « mais quand je n'aurais plus que huit jours à vivre, je m'occuperais encore de bonnes œuvres⁹⁷ ».

Après une courte agonie, à 74 ans et 22 jours, le père Gabriel Deshayes rendit l'âme dans la paix le mardi 28 décembre 1841, entouré de ses fils et filles montfortain(e)s.

Nous avons donc tenté d'exposer la vie d'un grand serviteur de Dieu qui, au péril de sa vie parfois ou au prix de grandes fatigues, a rempli avec un zèle débordant sa mission de prêtre, de curé, puis de fondateur, ou accompagnateur ou conseiller d'œuvres religieuses caritatives ou enseignantes.

Il a encouragé la ferveur religieuse dans nos campagnes de l'ouest, suscité et accompagné de nombreuses vocations religieuses ou sacerdotales, s'est dépensé sans compter pour acheter des

⁹⁶ Dans lequel il écrivit, comme nous l'avons déjà vu : « Comme, à mes yeux, les congrégations sont d'un égal intérêt, je les prie d'être bien unies ensemble et de se soutenir mutuellement ».

⁹⁷ Laveille et Collin, 533.

ruines ou des terrains sur lesquels il bâtit l'avenir, ou du moins le permettra, comme à sainte Anne d'Auray.

Il a été un fidèle continuateur de l'œuvre Montfortaine, pour ne pas dire sauveur, et il a permis et encouragé un nombre d'œuvres considérables au service de la mission et de la transmission de la Foi.

Il a fait surgir des écoles et des hôpitaux dans toute la France, au service des pauvres, des malades, des handicapés.

Le père Gabriel Deshayes a conjugué sa nature intrépide et énergique et sa Foi ardente et confiante pour servir, servir et encore servir, dans le plus complet détachement personnel et un grand attachement à la providence.

Son exemple nous éclaire aujourd'hui alors que les œuvres chrétiennes religieuses semblent reculer et que les congrégations présentes encore dans nos pays ne trouvent plus l'élan originel que le père Deshayes a su insuffler et accompagner, du moins en Europe.

Mettons-nous en prière donc pour que la Providence suscite de nouveaux prêtres, missionnaires, éducateurs, religieux(e)s audacieux et humbles, et tous animés d'un zèle dévorant de charité :

« Ayez du zèle, et non de la paresse. Soyez fervents d'esprit. Servez le Seigneur » (Rm, 12 ; 11).

Grand-Champ, le 03/03/2025

Père Jean du Parc